**Conseil national d’Issy-les-Moulineaux – Mars 2023**

**Les responsabilités au sein des milieux indépendants**

Echange avec **Marc Grassin, Maitre de conférences à la faculté de philosophie de l’Institut Catholique de Paris (ICP) et directeur de l’institut Vaugirard Humanités et Management** (Institut qui dépend de l’ICP et qui a pour cible le monde des dirigeants).

L’intervention est introduite par des travaux en sous-groupes à partir de 3 questions :

1. Dans le monde actuel, de quoi je me sens responsable en tant que personne ?
2. En tant qu’appartenant aux milieux indépendants, au regard de leur histoire, de quoi je me sens acteur ?
3. Face au futur, quels sont des défis que nous avons à relever avec la démarche ACI ?

Chaque sous-groupe exprime très brièvement les idées communes qui ont émergé dans la discussion.

**Intervention de Marc Grassin**

Je retiens plusieurs éléments des réflexions en sous-groupes.

Nous exprimons d’abord notre responsabilité à partir de la sphère de l’intime dans une dimension très existentielle du rapport à soi et aux autres : nous évoquons d’abord les proches, la famille puis nous élargissons le cercle à des personnes de plus en plus éloignées. Il y a une tension dans le fait que l’ACI nous met d’emblée dans un rapport au monde

Ensuite, nous évoquons une responsabilité plus sociale, plus politique qui nous renvoie à la place de notre milieu dans le système : comment nous sommes des acteurs de la transformation de la société dans laquelle nous existons, avec les difficultés, les rapports de force, la liberté, la parole. L’ACI nous invite à élargir notre regard, à prendre en compte cette notion de milieu pour appréhender le monde.

Les questions pourraient être reformulées ainsi : 1- Quel le rôle avez-vous à jouer, qu’est-ce que vous pouvez faire ? 2- Question corollaire, quel est l’impact de votre action ? 3- Quelle est votre place/la place de l’ACI dans l’écosystème ?

Je souligne différents enjeux. D’abord celui de relire votre action par rapport au rôle que vous avez à jouer en s’intéressant à son impact. Il est essentiel de regarder la réalité objective de ce qu’on produit, sinon on se raconte des histoires.

Ensuite, il y a un enjeu à faire un bon diagnostic de la situation de ce que vous êtes en train de vivre, pour travailler à l’interprétation du présent. Quelle est ma place, la place des MI dans l’écosystème dans lequel nous sommes ? Il existe un enjeu fort à faire une bonne « clinique du présent ». Poser le bon diagnostic est clé, faute de quoi toutes les réponses resteront inopérantes. L’enjeu est de bien interpréter le présent. Le professionnel de santé que je suis sait combien sans ce diagnostic juste, il n’y a pas de traitement curatif adapté. Parle-t-on de la même chose quand on parle ensemble ?

C’est compliqué mais cet effort d’interprétation du présent nous permet de définir les actions à engager, de prendre des options préférentielles pour le futur. Pour qui ? Pour quoi ? C’est un troisième enjeu.

Hannah Arendt disait dans « la crise de la culture » : il s’agit d’exister dans la brèche du présent, entre un passé révolu et un avenir infigurable.

***Exister dans la brèche du présent*** signifie qu’il n’y a pas de situation sûre, cela nous met en tension dans une brèche **; *le passé révolu*** souligne que le passé est toujours un peu dépassé et signifie que je ne peux pas m’appuyer sur le passé pour vivre le présent, nous sommes dépassés avec lui ; ***un avenir infigurable*** souligne que je ne peux pas me le représenter, on essaie de construire du sens et de donner des représentations du futur.

La nécessité de donner du sens est souvent évoqué, j’utiliserais plus volontiers le terme de « construire du sens ». Le sens se construit d’abord, plus qu’il ne se donne, par la façon dont nous essayons de vivre le présent. Bien malin est celui qui peut prévoir ce qui va se passer dans six mois. On ne possède pas le sens mais on peut contribuer à le construire.

Le passé est révolu dans la mesure où les modes de relations, les interdépendances ont changé. La connaissance du passé est utile mais elle ne saurait nous apporter une solution clé en main car nous devons analyser la situation qui est nouvelle par nature. Nous sommes obligés d’assumer l’incertitude de l’avenir, c’est un point clé qui n’existait pas dans le monde d’avant. Nous devons saisir les nouvelles réalités qui émergent et qui reconfigurent les relations, la société.

Si nous sommes tous les uns et les autres dans cette situation, comment pouvons-nous être collectivement un acteur du monde, pour être ensuite acteur de l’Eglise. Dans le monde contemporain qui est en train de se construire, c’est par la manière dont nous sommes acteurs du monde que nous serons acteurs de l’Eglise. Un des enjeux pour l’ACI est d’aider ses membres à devenir d’abord acteurs du monde pour qu’ils deviennent acteurs d’Eglise**.** L’appel que nous recevons est moins de l’ordre d’un contenu que d’une posture à adopter qui va nous permettre de témoigner, en construisant du sens.

Être chrétien ce n’est pas adopter une posture d’idéologue (au sens de lire le monde à travers notre prisme) mais c’est d’abord répondre à l’appel de devenir acteur du monde. Par l’action je témoigne de l’actualité de Jésus aujourd’hui. Être chrétien ce n’est donc pas adopter une posture d’idéologue (au sens de lire le monde à travers notre prisme) mais c’est d’abord répondre à l’appel de devenir acteur du monde. Par l’action, je témoigne de l’actualité de Jésus aujourd’hui. En ce sens nous sommes appelés à une posture de veille ou de vigilance par rapport à ce qui est en train de se faire, c’est-à-dire une posture prophétique.

Je relève un point de vigilance. Quel que soit le milieu dont je suis originaire, il est nécessaire de prendre conscience que je suis toujours dans un parti pris par rapport à la réalité que je rencontre et appréhende. Ma manière d’être au présent est toujours dépendante d’un angle mort : ce que je dis ou je perçois est marqué par ce que j’ai reçu. Ma manière d’être présent au monde dépend de mon histoire, de ce qui m’a formé, élevé, avec toutes les limites que cela implique. Nous n’avons qu’une vue limitée de la réalité. Les milieux indépendants sont soumis à un angle mort, comme n’importe quel acteur dans la société.

Reconnaitre cette situation « d’angle mort » me permet d’accéder un peu plus à la réalité, à m’élargir, à grandir. Aussi est-il essentiel de se départir de l’idée que nous savons. Cela exige beaucoup d’humilité, nous devons avoir l’humilité de ne pas être sûr de comprendre.

Aussi, prenons conscience que nous avons plus à recevoir qu’à transmettre, même si c’est déstabilisant. Reconnaissons que nous avons à apprendre des plus jeunes : au fond nous avons moins à transmettre qu’à recevoir quelque chose pour prendre les bonnes décisions. La sensibilité écologique en est une illustration, nous avons du mal à reconnaître la réalité de l’urgence. Cette posture est aussi intéressante par rapport à la transmission. Comment inversons-nous le schéma sur la transmission, pour être capable de se positionner par rapport à ce qui est en train d’arriver ? Il y a à écouter qui est en train d’émerger : réceptionner ce qui est en train de se produire pour s’y ajuster, quitte à accepter d’être déstabilisé.

Le sociologue Zygmunt Bauman avec son concept de modernité liquide explique que la marque de notre société est l’accélération permanente à laquelle elle est soumise. Avec l’accélération du changement ce qui était stable est constamment en transformation. Nous avons sans cesse à retrouver des ancrages par rapport à ce monde en mouvement et la non-maîtrise des changements est un point commun avec les jeunes. Il y a un enjeu à reconnaitre que nous sommes dans le mouvement et qu’il n’a pas forcément une direction définie. Cela nous oblige à requestionner ce que l’on savait, à reformuler un sens et à tenter de donner une direction au changement. La question est : comment je suis fécond dans la société en mouvement ? Dans cet environnement, l’ACI doit retravailler ce que sont nos ancrages**.**

Je suis frappé que dans les écoles de commerce où j’enseigne ; un tiers des étudiants savent pourquoi ils sont là, un tiers3 ne le savent pas et un tiers veulent inventer une nouvelle voie. Les questions que les jeunes nous adressent sont essentiellement : Que fabriquez-vous pour que notre société soit durable ? Qui construit cet avenir ? Comment est-on un acteur de ce futur ? Comment est-on fécond ? C’est l’enjeu central. Il y a une éco anxiété car les jeunes ont du mal à se projeter, ils ont une soif d’avenir. Qui reconstruit cet avenir ? Comment vous des milieux indépendants, vous êtes ouverts sur un avenir qui est en train de se construire ?

Nous sommes débordés, comment faire pour désigner une interprétation du monde. Est-ce que nous transmettons quelque chose qui est de l’ordre d’un futur ?

Quelle est la nouveauté dans tout cela ? La nécessité de réviser les schémas mentaux existe depuis longtemps. Les sociétés traditionnelles sont de type communautaire et reposent sur trois piliers : les liens de filiation, les communautés de voisinage (mêmes pratiques sociales et de représentation), le rapport à la transmission (je reproduis ce que j’ai appris). Les sociétés modernes sont de type contractualistes : nous sommes différents, c’est le droit qui régule. Dans les sociétés hypermodernes, nous ne maîtrisons pas ce qui va arriver.

**Débat avec la salle**

*Comment fait-on pour avancer quand il n’y a pas d’accord sur le diagnostic du présent ?*

Vous avez dit : nous avons à défendre la liberté. Dans le christianisme, au commencement est la liberté, comme puissance de transformation. C’est une bonne nouvelle. La liberté est à la base du témoignage de Jésus (la liberté n’est pas l’individualisme). Deuxième point, la solidarité est un allié objectif de la liberté. Dans les milieux comme les vôtres, vous devez être l’acteurs de l’articulation de la liberté et de la solidarité. C’est un enjeu du futur : comment faire vivre la liberté et la solidarité comme conditions réciproques ? La question de la liberté et de la démocratie est posée. Une société qui est drivée par les chiffres est marquée par la désarticulation de la liberté et de la solidarité.

Il y a un travail à mener pour que la parole reste féconde. On ne peut pas faire du 49.3 quand il y a du désaccord. Face au désaccord Il faut continuer à croire à la vertu de la parole, de la parole qui crée. Et remettre sa confiance dans la parole partagée, à travers un éloge de la conversation.

Dans son petit ouvrage « Où suis-je ?», Bruno Latour explique qu’il y a des points de géolocalisation sur la carte de l’écosystème, mais que la cartographie ne suffit pas. Il faut passer au territoire qui est l’ensemble des interdépendances. La question aujourd’hui n’est pas de savoir dans quel monde nous vivons mais le monde dont nous vivons. Le monde est fait de dépendances et d’interdépendances, ma capacité d’agir dépend de comment le monde me permet d’exercer ma liberté, elle dépend de la manière dont les autres la rendent possible.

Notre vision du monde est une société où les individus sont interdépendants et libres. Face à la crise écologique, les jeunes disent qu’il faut reconnaître que le monde est un monde dont nous vivons et que nous recevons. C’est peut-être ça aujourd’hui la question de la transcendance. Réactivons sans cesse le fait que nous sommes dépendants et que nous recevons. Cela nous oblige à être dans l’élargissement de nous-mêmes, à s’élargir pour remettre de la fécondité.

Le témoignage possible de ce qu’est la foi en Jésus-Christ dans le monde contemporain, est de reconnaitre cette interdépendance, de s’élargir et sortir de son entre soi, de s’ouvrir à quelque chose qui vient remettre de la fécondité là où nous sommes. La foi en Jésus-Christ réactive sans cesse le fait que nous dépendons et recevons des autres.